

## 1. Introduction

### 1.2. L'AUTEUR

« *Comme une traînée de poudre* », Un été avec Rimbaud, Sylvain Tesson (2021)

Arthur Rimbaud naît le 20 octobre 1854 à Charleville-Mézières. À la frontière belge, l'Ardenne dresse sa masse, veinée de vallées lentes.

Les étés sont courts, les hivers à fuir. Dans cette montagne (marnes et calcaire sur substrat granitique et affleurements schisteux) déboule souvent l'ennemi. Au cœur d'une géographie giflée par l'Histoire, Arthur commence sa vie, blitzkrieg sans victoire. Pour l'instant, l'écolier rafle les premiers prix, décroche les lauriers de toutes les humanités. Quand on veut être « absolument moderne », rien ne vaut la formation classique. En ce temps-là, les pédagogues n'avaient pas encore expliqué aux petits écoliers qu'il fallait s'affranchir de tout héritage pour épanouir sa « créativité ». Il y avait de grands poètes parce qu'ils avaient été de bons élèves classiques.

1854, donc. Napoléon III règne sur le Second Empire. Victor Hugo, en exil, croit à la perfectibilité de l'homme et compose des odes au progrès.

Chateaubriand a quitté ce monde en comptant sur les générations suivantes pour la prochaine révolution. Le premier ballon dirigeable a été lancé, on s'apprête à percer le canal de Suez, l'éclairage public sera bientôt électrique. Bref, le passage de l'ombre à la lumière est proche. L'homme croit au salut par la Science. Le XIX<sup>e</sup> siècle ne sait pas qu'il porte en gestation un monstre qui s'appellera le XX<sup>e</sup> et dont le XXI<sup>e</sup> expiera la forfaiture. Arthur débarque dans ce stupide XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne participera pas au concert des espérances techno-humanistes. Il ne veut pas contribuer au progrès de la condition humaine, cette fable. Son désir ? Tout réinventer, tout vivre, tout redire. Tout abattre d'abord. Dans la lettre envoyée de Charleville le 15 mai 1871 à Paul Demeny, il expose son programme de Faust du Verbe : « *Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus – que la formule de sa pensée, que la notation de sa marche au Progrès ! Énormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès !* »

Arthur écolier sait ce qu'il a en lui, ce qu'il est, ce qu'il veut. Il sera poète. Il envoie ses premiers sonnets à quelques hommes de lettres installés à Paris. Il cherche un mentor, il n'a pas eu de père. Accueil poli. Les astronomes ne voient pas la comète. Rimbaud compose à quinze ans des vers que nous récitons, un siècle et demi plus tard. Les professeurs sentent vaguement qu'ils tiennent là une anomalie. La famille ne le comprend pas. « Chez ces gens-là », comme on dit, plus au nord, en Belgique, on préfère la terre. La mère de Rimbaud sera le scrupule éternel sous la semelle de vent de son fils. Elle l'aime pourtant, la mother décriée par les admirateurs d'Arthur. Mais qu'on ne lui parle pas de « Peaux-rouges criards » !

Tout va vite. Le génie est une traînée de poudre. Seul Hugo réussit à être Hugo jusqu'au bout de son existence. Chez Rimbaud, la nitroglycérine explose et se volatilise. Il ne durera pas, s'effondrant sur lui-même. Supernova !

À seize ans, il fugue à Paris. C'est la Commune. Il croise les barricades, de loin. Les historiens des lettres en feront un plat parce que la France vénère l'idée de la Révolution et veut voir un Gavroche derrière tout joli garçon. Il lit Verlaine, lui écrit, le rencontre. Il clame « *Le Bateau ivre* » devant des lettrés parisiens, poètes sérieux et journalistes reconnus. C'est la stupéfaction chez les messieurs à monocle. Mais l'enfant est mal élevé, personne n'a envie de le soutenir. On décèle le génie, on se méfie du diable. Verlaine a déniché la perle du siècle. Elle est toxique. Rimbaud et Verlaine n'ont pas la patience pour l'amitié. Le mélange d'admiration et d'amour s'appelle la passion. Ils vagabondent à Paris, Londres, Bruxelles. Derrière eux, la traînée du scandale. Ils s'aiment, se haïssent, se retrouvent. Verlaine quitte sa femme. Verlaine tire un coup de pistolet sur Rimbaud. Verlaine finit en prison. Les amours scandaleuses ne sont pas très tendres. L'amour à mort ne fait pas de beaux fruits. Rimbaud balance son porc et publie sa Saison

en enfer. Personne ne le sait. Il rédige ses luminations, personne ne les publie. Puis c'est fini. Il a tout dit entre sa quinzième et sa dix-neuvième année, personne ne l'a entendu.

Les deux titres tracent un parcours de l'ombre à la lumière : Une saison en enfer et luminations. Chaque vers constitue à la fois un mystère et la clef de son explication. Chacun déchire le rideau de la langue française et ouvre sur des visions nouvelles.

L'œuvre entière – poèmes et correspondance – tient dans un mince volume de la Pléiade (1 101 pages). On peut s'en munir (pour moins de la moitié du montant de l'amende de 135 euros du nouvel ordre cyber-sanitaire), et le serrer dans sa poche avant de flâner sur les bords de la Meuse – viatique plus profitable qu'un guide de randonnée. Le prix de la beauté ne se mesure pas au poids. Les vers de Rimbaud sont rares mais ont électrocuté le Verbe. Pour les lettres, ils marquent un moment entre « le monde d'avant » et « le monde d'après », comme on dit aujourd'hui dans le grand hospice occidental. Rimbaud est le virus du Verbe. Son œuvre ferme le cycle d'une certaine idée de l'écriture où les mots se mettaient classiquement au service de la pensée. Après lui, on écrira sur les décombres d'une cathédrale qu'il a contribué à dynamiter. Pour la langue, il ouvre une saison en enfer. De son vivant, peu de lecteurs. Après sa mort, ruée des hommes de lettres – professeurs et Trissotins – sur ses œuvres.

Chaque vers fera l'objet d'une théorie. Rimbaud sera chrétien pour les chrétiens, anticlérical pour les ravacholiens, communiste pour les communistes, précurseur de la psychanalyse pour les psychanalystes. Dans la cuisine moderne, on l'accommode à toute sauce. Chaque commentateur produira sur Rimbaud des sommes supérieures à sa propre production. Le malheur des poètes est d'être le miroir dans lequel chacun croit se reconnaître.

Verlaine se chargera de faire connaître Arthur après sa mort. Il avait déjà signalé en 1888 qu'un jeune poète avait écrit une « prose de diamant qui est sa propriété exclusive » et qu'il appartenait à un cercle de « poètes maudits » où gravitaient Corbière, Mallarmé, Lautréamont et Marceline Desbordes-Valmore.

Rimbaud ne saura rien de sa gloire naissante. À dix-neuf ans, après avoir publié Une saison en enfer et rédigé des luminations, il prend la route pour de bon et se tait : on ne l'y reprendra plus. Il a dit ce qu'il avait à dire, cela suffit pour les siècles. Reste, pour la postérité, des poncifs géniaux, fusées de la langue française : « *voleur de feu* », « *dérèglement de tous les sens* », « *Je est un autre* ».

Désormais Rimbaud errera dans les confins, tentera de gagner son pain, s'offrira au soleil d'Afrique. Il s'abandonnera à ce principe magnifique d'oubli et de pardon : le nomadisme intégral. Rimbaud traquant d'armes, Rimbaud du vent dans les voiles, Rimbaud larmes-et-soleil, succède à Rimbaud troubadour des Ardennes, amant des nuits fauves de Verlaine et comète poétique dans un ciel de charbon.

À présent, c'est le Rimbaud de Corto Maltese et des soirs bleus de la mer Rouge. Le Rimbaud d'aventure qui entraîne toujours vers l'Abyssinie les voyageurs en quête de Patagonies lointaines, c'est-à-dire d'exil intérieur. Ceux-là seront déçus. Il ne reste plus rien d'Arthur dans les sables d'Afrique sinon l'ombre de quelques maisons sous un soleil de mort. La présence de Rimbaud est dans ses poèmes. Si on veut le rencontrer, il vaut mieux ouvrir Une saison en enfer que prendre un billet d'avion à destination d'Aden.

En 1891, retour dare-dare à Marseille pour mourir d'un cancer du squelette dans les bras de sa sœur. Rideau. Rimbaud, c'est l'histoire d'une époque pas digne de son bardé. Elle le découvre trop tard. L'enfant avait un tort : ne pas se conformer à son temps. Reste à lire les fleurs de sa saison plutôt qu'à nous exciter de ses embardées. Ou alors, imitons Patti Smith, aimons les deux versants de la montagne – l'ubac : Rimbaud noir des nuits d'alcool, et l'adret : Rimbaud blanc du verbe pur. Rimbaud est certes un bon candidat à la société du spectacle, mais il serait dommage de préférer ses frasques à ses fresques.